

Faut-il relancer l'invitation ?¹

par

Philippe HAMBYE et Jean-Louis SIROUX

Université catholique de Louvain

La formule, quelque peu énigmatique, qui sert de titre à cette contribution est librement empruntée à Peter Berger. Il y a vingt ans de cela, le sociologue américain se demandait s'il n'était pas temps pour lui de retirer son « invitation » à la sociologie. « *L'esprit de clocher* », l'« *insignifiance* », le « *rationalisme* » et l'« *idéologie* » comptaient, selon lui, parmi les maux majeurs qui menaçaient la discipline (Berger, 2006).

Bien que nous ne partagions pas complètement l'analyse de Peter Berger, force est de constater que la question qu'il soulève n'a guère perdu de son actualité. En marge des nombreuses professions de foi sociologiques (la sociologie comme mère des sciences de la société, etc.), la discipline fait régulièrement l'objet de critiques sévères de la part des sociologues eux-mêmes. Nombreux sont en effet ceux qui s'interrogent sur la pertinence sociale du discours sociologique contemporain.

I. L'« utilité » de la sociologie

La sociologie n'est évidemment pas la seule discipline à nourrir d'excellentes raisons de se questionner sur la pertinence sociale des savoirs qu'elle produit. La science politique ou la science économique, pour ne citer qu'elles, lui disputent grosso modo un même objet de

¹ Nous tenons à remercier Marc Zune pour sa précieuse contribution à la réflexion qui est exposée ici. Les propos tenus dans cet article sont cependant sous la seule responsabilité des auteurs.

recherche (l'organisation de la vie en société). Et l'on voit mal par quelle magie leur seraient épargnées les interrogations qui tourmentent les collègues sociologues. Il y a néanmoins de multiples raisons de penser que les sociologues sont *particulièrement* soucieux de leur utilité, et que les mises en cause de cette utilité viennent heurter de plein fouet leur *illusio* (au sens où l'a pensée Bourdieu).

Les sociologues doutent de leur utilité, mais leur scepticisme est-il bien fondé ? Après tout, les sociologues sont loin de désertier le champ social. De nombreux courants de la recherche « suivent » directement les thèmes de société les plus actuels (internet, immigration, mondialisation et nouveaux mouvements sociaux, etc.) et les sociologues s'efforcent régulièrement de répondre à la demande sociale, que ce soit par leurs interventions dans les médias, leurs réponses à des projets commandités, ou leurs contributions aux débats de société.

En dépit de ces efforts, le doute persiste. En simplifiant un peu les choses, on peut avancer que l'utilité de la sociologie est mise en cause à un double niveau : d'une part, en dehors de l'université, les sociologues peinent à se faire reconnaître comme pouvant apporter un éclairage significatif aux « problèmes sociaux » de leur époque; et d'autre part, ils sont toujours davantage sommés, dans leurs universités, de démontrer leur utilité sociale, offrant leurs services à des organismes d'ordre divers afin de décrocher par eux-mêmes leurs fonds de recherche.

On comprend dans ce contexte le souci manifesté par certains de promouvoir une sociologie plus utile, une sociologie dite « d'intervention ». Une telle orientation entre depuis longtemps en tension avec l'idéal d'une sociologie plus « académique ». On connaît les termes généraux de la tension : les uns sont accusés de compromettre l'autonomie du champ en répondant à une demande sociale trop changeante et trop dépendante de contextes politiques particuliers, les autres sont suspectés de fermer la sociologie sur elle-même, en immunisant leur travail de toute appropriation « profane » au moyen d'un ésotérisme superflu.

Pourtant, à bien y regarder, rares sont les chercheurs s'identifiant de manière exclusive à l'une de ces postures. La plupart alternent les rôles, tout en cloisonnant les registres. De prime abord, la formule pourrait avoir tout du bon compromis. En effet, en répondant aux exigences académiques, tout en intervenant de temps à autre dans le débat public, le sociologue ne parvient-il pas à combiner les deux sources majeures

de sa légitimité : la reconnaissance de ses pairs et un relatif sentiment d'utilité sociale ?

Nous souhaitons interroger ainsi les limites de cette option, qui présuppose, de façon problématique selon nous, que la question de l'utilité de la sociologie ne se pose qu'en dehors du champ scientifique et qu'elle se réduit à un enjeu de conformité aux attentes de ceux qui sont en mesure d'interpeler les sociologues (c'est-à-dire essentiellement les pouvoirs publics ou des médias). Nous soutiendrons en ce sens l'idée que ce « bon compromis » pourrait tout aussi bien être interprété dans le registre du « double renoncement ». Renoncement à produire, dans le cadre du travail universitaire, une sociologie « intéressante » avant d'être « excellente » et donc susceptible d'être utile pour les pairs et pas simplement « brillante » ou « impeccable » ; et renoncement à aborder, indépendamment des inclinaisons de la commande sociale, les questions que nous jugeons les plus décisives pour éclairer les sociétés contemporaines et dès lors pour produire réellement un savoir socialement pertinent. « Bon compromis » ou « double renoncement », dans tous les cas, ne serait-il pas envisageable de relancer « l'invitation à la sociologie » sur des bases plus stimulantes ?

II. Pourquoi la sociologie est-elle digne d'intérêt ?

Cette orientation, beaucoup d'entre nous ont été invités à la suivre au contact d'enseignants comme Luc Van Campenhoudt. Ses anciens étudiants se souviennent probablement de l'avoir vu s'émerveiller face à la « justesse » d'un raisonnement ou devant le caractère « juteux » d'une intuition. On se rappelle du plaisir qu'il pouvait éprouver à la lecture d'un texte « intéressant » grâce auquel « on n'a pas perdu son temps ». Un bon travail devait certes être rigoureux, théoriquement robuste et méthodologiquement soigné, mais il était aussi et peut-être surtout enclin à éveiller l'intérêt de celui qui en prenait connaissance. Tout en ne renonçant jamais à produire une sociologie de qualité du point de vue académique, il tenait, nous semble-t-il, en haute estime le plaisir jubilatoire que peut susciter une réflexion qui va au cœur des choses.

En d'autres termes, il nous semble que Luc Van Campenhoudt invitait à se préoccuper de l'intérêt d'une recherche, avant même de se demander si elle répondait aux exigences académiques ou si elle pouvait être directement utile socialement. L'« intérêt », le souci de

dire quelque chose d'« intéressant », voilà peut-être un critère alternatif susceptible de nous donner les meilleures chances de contribuer à la fois au progrès de la connaissance et au progrès social.

Pour pouvoir soutenir cette hypothèse, il nous faut préalablement répondre à trois questions qui se posent à ce stade de notre raisonnement :

1. D'abord, pour autant que l'on soit d'accord pour dire que la recherche sociologique se doit d'être intéressante, comment déterminer ce qui caractérise une sociologie digne d'intérêt ?

2. Ensuite, cette préoccupation pour l'intérêt de la recherche sociologique est-elle encore centrale aujourd'hui ?

3. Enfin, si tel ne devait pas être (suffisamment) le cas, comment expliquer un tel renoncement ?

III. Le « tellement vrai » et le « même pas faux »

A première vue, on pourrait penser que la réponse à la première question ne peut qu'être subjective : ce qui est « digne d'intérêt » pour l'un ne l'est pas toujours pour l'autre. Pour ne rien faciliter, les appréciations des uns comme des autres sont traversées par des rapports de force et des enjeux de pouvoir.

Nous pensons toutefois qu'il devrait être possible d'objectiver un tant soit peu les choses. En première approximation, accordons-nous – au moins le temps de cette contribution – sur le principe qu'un discours sociologique digne d'intérêt *suscite un gain de lucidité grâce à un progrès de notre compréhension collective du monde social*. En ce sens, les recherches les plus dignes d'intérêt seraient les recherches les plus susceptibles d'éclairer au mieux les ressorts fondamentaux de l'organisation de la société.

Réciproquement, nous partons du principe que certains discours sociologiques, sans forcément contrevenir aux critères de validation de la vérité scientifique, sont peu intéressants, dans la mesure où ils ne sont à peu près d'aucun apport en termes de gains de lucidité qu'ils offrent à leurs lecteurs. Nous pensons en particulier à ces énoncés « même pas faux » que cible Jean-Claude Passeron. Énoncés qui ne disant rien, ou très peu, ne s'exposent guère à la critique (ils ne disent rien de faux), mais ne se donnent aucune chance non plus de susciter l'intérêt (au sens

où nous l'avons défini) de leur lecteur. L'ennui, on le sait, est peut-être une preuve de sérieux, mais il n'est certainement pas un gage de qualité.

Peut-on considérer, à la lumière de cette définition, que la sociologie produite aujourd'hui est suffisamment intéressante ? Nous pensons en tous cas que la préoccupation pour l'intérêt de nos recherches est objectivement mise à mal par d'autres critères d'appréciation, du moins en ce qui concerne la sociologie quotidienne, celles que produisent la majorité des « petits » sociologues, c'est-à-dire en priorité de gens comme nous qui n'ont pas la latitude nécessaire pour se défaire facilement des critères en question. Les critères que nous visons sont notamment ceux qui invitent le sociologue à une extrême prudence à la fois au niveau de l'ampleur des questions qui sont abordées et au niveau de l'interprétation qu'il livre de son matériau.

Ces deux critères sont intimement liés au rejet de la sociologie des années 1960 et 1970, articulée autour de grands paradigmes par rapport auxquels tout chercheur était tenu de se situer. Selon d'aucuns, cette sociologie aurait montré ses limites sur le plan théorique. A force de trop vouloir identifier les principes structurants du monde social, les « grandes théories » seraient tombées dans le déterminisme et n'auraient plus fourni les repères nécessaires à la compréhension des sociétés contemporaines.

En réaction, la tendance dominante porte aujourd'hui à privilégier un empirisme strict. La primauté octroyée aux enquêtes proposant de bonnes descriptions d'objets relativement circonscrits incite les chercheurs à craindre le risque interprétatif qui les conduirait un peu au-delà de leur matériau empirique pour tenter d'accroître la compréhension des mécanismes qui sous-tendent ce qui est observé.

Les vertus scientifiques de ce souci empirique et de la prudence interprétative ne sont évidemment pas contestables. Mais on peut se demander si à force de rejeter tout risque interprétatif et de remettre à plus tard la discussion des « grandes questions », la sociologie n'en vient pas à manquer cruellement d'ambition. Bien souvent, les progrès les plus significatifs ont été produits non pas *malgré* mais *grâce* à cette prise de liberté interprétative qui dépasse l'opération de description (des représentations, des interactions, etc.), pour entrer dans quelque chose qui relève peu ou prou de la démarche explicative, qui tente de

livrer non pas simplement une information sur le monde social, mais une interprétation du fait qu'il est ce qu'il est plutôt qu'autre chose.

Prendre un risque interprétatif contraint souvent à affirmer quelque chose d'encore un peu faux, ou de pas tout à fait juste, mais de suffisamment stimulant pour permettre à d'autres (ou à soi-même) de dire quelque chose de plus juste par la suite. En définitive, ne vaut-il pas mieux un risque interprétatif un peu branlant, pas vraiment abouti, mais qui est la condition d'un progrès ultérieur, que pas de risque du tout ? N'avons-nous pas trop tendance aujourd'hui dans nos recherches – dans nos cours, la chose est sans doute bien différente – à privilégier les affirmations « même pas fausses » et non réfutables aux interprétations « tellement vraies » mais bien plus aisément contestables ? Dans un contexte ultra-concurrentiel où le refus d'un article peut signifier l'arrêt prématuré d'une carrière, combien d'interprétations « tellement vraies » ne finissent pas prudemment reléguées dans le fichier « corbeille » d'un document Word, par crainte du jugement négatif d'un évaluateur ? Sans doute, de nombreux classiques de la sociologie n'auraient jamais vu le jour si leurs auteurs étaient restés fidèles à cet impératif de prudence interprétative. Parlerait-on encore de *L'éthique protestante et de l'esprit du capitalisme* si Max Weber avait analysé le discours de Benjamin Franklin sans s'en servir comme tremplin pour comprendre l'esprit du capitalisme (Weber, 1964) ?

Plus généralement, ce risque interprétatif est sans doute nécessaire pour ne pas éternellement remettre au lendemain ou laisser à d'autres la tâche de tirer, à partir des travaux empiriques, des enseignements d'ordre plus général. Il s'agit là d'un impératif scientifique tout aussi important que celui de la fidélité empirique. Étudier finement un cas n'a *a priori* d'intérêt scientifique (que l'on différenciera de l'intérêt esthétique notamment) que si la connaissance fine du particulier autorise une meilleure compréhension du général.

Bien que cela reste difficile à soutenir, et plus encore à objectiver, peut-être pourrait-on également s'accorder sur le fait qu'en sociologie tous les « *intérêts de connaissance* » (Lahire, 2012) ne se valent pas. Si sont quasi infinies les interrogations sur le monde social, toutes ne portent pas forcément sur ce qui est le plus déterminant dans le fonctionnement des sociétés. Autrement dit, il y a des problèmes sociologiques particulièrement brûlants dans le sens où leur non-résolution entrave significativement notre compréhension du monde social. On voit mal comment la physique aurait pu avancer sans découvrir la loi de la gravité

et surtout sans en tenir compte comme une donnée fondamentale après l'avoir observée. Dans le même sens, on peut légitimement penser qu'il y a des phénomènes sociaux plus déterminants que d'autres, et donc plus nécessaires à éclairer sociologiquement. Si, plutôt que d'élaborer la théorie de l'exploitation, Marx avait (excellamment bien) analysé les interactions langagières de trois sidérurgistes wallons, sans prendre le soin de replacer son analyse dans la perspective d'une interprétation générale du capitalisme industriel, peut-être aurait-il produit un texte plein de maîtrise académique, mais sans doute n'aurait-il pas éclairé aussi significativement la société de son temps. L'exemple est moins anecdotique qu'il y paraît quand on sait combien le capitalisme est resté central dans le fonctionnement de nos sociétés, alors que le terme même a quasiment disparu du vocabulaire sociologique. On pourrait bien sûr invoquer la nécessaire division du travail pour justifier que tous les travaux sociologiques ne se penchent pas sur des questions aussi fondamentales, certes, mais vastes. Toutefois, notre propos n'est pas d'appeler chaque article de sociologie à aborder de front des problématiques très générales, mais de s'étonner qu'il soit possible aujourd'hui de produire de « l'excellente » sociologie et/ou de la sociologie qui se voudrait utile sans expliciter la façon dont on envisage les *relations* entre les *objets* étudiés (qui peuvent légitimement être très circonscrits) et les *questions* les plus centrales qui se posent à propos du monde social.

IV. Quelle sociologie dans un monde sans alternative ?

Comment expliquer un certain renoncement à privilégier le caractère « intéressant » d'une recherche ou d'un raisonnement par rapport à d'autres critères d'appréciation concurrents (tels que la maîtrise des codes de communication académiques par exemple) ? Il nous semble important d'inscrire cette question dans un contexte qui est à la fois académique et intellectuel.

Académique d'abord, parce que dans un univers de plus en plus concurrentiel, chacun est sommé de produire des résultats de recherche de manière rapide et constante, de montrer l'originalité desdits résultats, et de se faire reconnaître comme le ou la spécialiste d'un domaine précis de la sociologie. Plutôt que rechercher, lentement mais sûrement, à produire un « petit progrès marginal » sur une question ancienne mais fondamentale, on cherche davantage à démontrer la nouveauté de sa contribution scientifique ou sa capacité d'innovation en multipliant les

études de cas sur des objets originaux, ou en inventant des théories nouvelles qui ne prennent plus la peine d'entrer en dialogue avec certains savoirs institués. Il n'est d'ailleurs guère étonnant en cela que le registre discursif de la « nouveauté » (Lordon, 2010) ou du « changement » soient tant prisés par les sociologues. Certes les sociétés se transforment, mais il n'est pas certain que cette focalisation sur les « mutations » sociales doive davantage aux caractéristiques objectivables des sociétés modernes qu'aux logiques de distinction internes au champ sociologique.

Ensuite, dans la mesure où la sociologie ne flotte pas au-dessus du monde social, il n'y rien de surprenant à ce que les défaites politiques et idéologiques subies par la gauche depuis la seconde moitié des années 1970 aient exercé plusieurs effets importants. L'un de ceux-ci concerne la capacité de la sociologie à ancrer son projet de connaissance dans une perspective d'émancipation collective. Après tout, quel sens cela aurait-il encore de formuler une critique sociologique radicale si cette critique ne peut déboucher sur rien, dans un monde où « il n'y a pas d'alternative » ? (Cusset, 2008). Nous pensons que la marginalisation de cet idéal d'émancipation collective a participé à la réorientation des thématiques de recherche privilégiées par les sociologues s'inscrivant volontiers dans une filiation progressiste et soucieux – chacun utilisera le terme qu'il juge adéquat – de produire une sociologie « engagée ».

La sociologie dite « engagée » privilégiait autrefois les enjeux (re)distributifs et avait pour cible première l'inégale répartition des richesses. Elle se décline aujourd'hui plus volontiers dans le registre de la diversité culturelle, de l'égalité des chances ou de la reconnaissance identitaire. Nous sommes bien conscients que les raisons de cet infléchissement sont complexes et relèvent, notamment, des transformations des sociétés contemporaines. Il nous semble cependant qu'elles doivent aussi une part de leur succès à leur inscription dans une logique de réforme à la marge de l'organisation sociale et à leur caractère plus consensuel (Michaels, 2009).

Enfin, l'idée de la fin des idéologies favorise une forme de désengagement, laissant chaque jour davantage de place à la figure de l'expert comme représentation idéale du métier d'universitaire. Il reste toujours à prouver que les défenseurs d'une interprétation stricte de la *neutralité axiologique* produisent, sous la mise à distance discursive du politique, une sociologie moins partisane que ceux qui revendiquent leurs partis-pris : est-ce réellement un gage de scientificité que de refuser de

proposer une *lecture* discutable, mais rigoureusement argumentée, du monde social en raison de ses inévitables conséquences politiques ? En tout état de cause, la mise en scène discursive par les chercheurs de leur neutralité ne nous semble pas propice à l'émergence de travaux permettant un débat de fond sur les grandes questions évoquées plus tôt.

En conclusion, si le constat quant au manque d'ambition de la sociologie devait être ne fût-ce qu'en partie fondé, il nous semble que c'est en promouvant une sociologie « intéressante » avant d'être « excellente », une sociologie qui prenne le risque de l'erreur et de l'excès plutôt que celui de l'insignifiance et de l'ennui, que l'on se donne la plus grande chance de « relancer », dans les meilleures conditions, l'invitation formulée en son temps par Peter Berger. Peut-être est-ce aussi le meilleur moyen de retrouver le sentiment de jubilation qui se dégageait des cours de Luc Van Campenhout.

BIBLIOGRAPHIE

BERGER Peter (2006), *Invitation à la sociologie*, Paris, La Découverte, coll. « Grand repères ».

CUSSET François (2008), *La décennie. Le grand cauchemar des années 80*, Paris, La Découverte.

LAHIRE Bernard (2012), *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées ».

LORDON Frédéric (2010), *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*, Paris, La Fabrique.

MICHAELS Walter Benn (2009), *La diversité contre l'égalité*, Paris, Raisons d'Agir.

WEBER Max (1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon.

